

Hommages à Marguerite Yourcenar

Hélène Ouvrard, Suzanne Paradis, André Berthiaume, Clément Marchand,
Gaétan Brulotte and Marie-Claire Blais

Number 32, May–June 1988

Marguerite Yourcenar

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20024ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouvrard, H., Paradis, S., Berthiaume, A., Marchand, C., Brulotte, G. & Blais, M.-C. (1988). Hommages à Marguerite Yourcenar. *Nuit blanche*, (32), 41–45.

Un engagement humaniste

Marguerite Yourcenar avait une connaissance approfondie et, pourrait-on dire, *méticuleuse* de l'Antiquité et de la culture hellénique. Aussi était-elle foncièrement une grande humaniste dans tous les sens du terme, une humaniste dans la haute tradition de la Renaissance. Un esprit qui s'est concrétisé par un engagement profond dans des causes. «Elle contribuait à une foule d'organismes, elle dépensait des fortunes pour ça, elle a fait d'ailleurs largement état de son engagement dans les entrevues qu'elle accordait», dit Yvon Bernier.

Mais elle n'a jamais pris fait et cause pour la chose politique, «qui était pour elle le domaine de l'éphémère par excellence». Encore moins pour le féminisme, bien que les féministes l'aient courtisée. Détestant les clans et les intolérances, certaines déclarations féministes ont fait dire à Yourcenar: «Elles me font prendre conscience de ma foncière misogynie».

Il restait l'environnement et l'écologie, des préoccupations qui auront été constantes tout au long

de sa vie. «L'environnement était pour elle d'une importance capitale; il passait même avant l'œuvre», précise Bernier. C'est pour cette raison qu'elle est venue à Québec, en septembre dernier, lors de la *Conférence internationale de droit constitutionnel sur l'environnement*. Elle n'avait pas vu la ville depuis l'époque du régime Duplessis, en 1957.

Avant de disparaître, Marguerite Yourcenar aura laissé ce souvenir aux Québécois. Et elle laisse au monde un dernier récit, *Quoi, l'éternité*, le troisième et dernier tome de la grande chronique familiale qui comprend *Souvenirs pieux* et *Archives du Nord*. Un récit inachevé auquel manquent cinq chapitres et qui devait se fermer sur la mort du père. ■

1. *Œuvres Romanesques*. Bibliothèque de La Pléiade. 1982, p. 526.

2. *Ibidem*, p. XIX (chronologie).

3. *Ibidem*, p. 839.

HÉLÈNE OUVRARD

(...) Retrouverai-je jamais le saisissement que j'éprouvai il y a une dizaine d'années, en parcourant les premières pages du deuxième tome du *Labyrinthe du monde?* ou le frisson, de même nature, qui me traversa pendant que j'écoutais Marguerite Yourcenar répondre à sa manière unique aux questions que lui posait Françoise Faucher à la télévision, quelques années auparavant? De tels moments où l'on a le souffle coupé devant la profondeur et la richesse de l'esprit humain, le vertige devant une perspective du temps qui s'ouvre sous nos yeux, modifiant à jamais notre perception de l'existence humaine — rendue à sa totale insignifiance pour mieux revêtir toute sa signification —, sont comptés dans une vie, il faut bien en convenir. On en garde une reconnaissance émue à l'écrivain qui a accompli cela et nous a arrachés à l'étroitesse de notre vision, une admiration un peu craintive pour ce Maître du Temps...

(...) Bien sûr, nul n'était plus conscient qu'elle de n'être qu'un jalon dans le cours de cette immense réflexion qui est le lot de l'humanité, partie pensante de l'univers. Les voies qu'elle a explorées et balisées sont celles des grands pèlerinages de l'âme. Il convient, avant de s'y engager, d'adopter la même hauteur de vue, la même ouverture de cœur. De même que l'alchimiste travaille d'abord sur lui-même, de même on avance, dans cette œuvre assez puissante pour nous aspirer en elle, dans la mesure où l'on progresse en soi-même: nous avons tous une œuvre au noir à accomplir. Pour nous aussi Zénon peut être presque un frère.

(...) de Marguerite Yourcenar aux Monts-Déserts, que m'émeut cette image sereine de femme qui porte son âge, son poids, sa vérité, assise, un texte entre les mains, parmi les rochers. Elle y apparaît à la fois profondément enracinée dans son humanité et pourtant un peu au-delà, comme ces statues du monde antique tournées, face à la mer, vers ce qui était alors l'in-

connu... En 1979, cherchant la part que fait à la femme «cette œuvre que l'on dit si masculine», j'avais effleuré en elle la Mère, cette mère universelle dont nous avons gardé la nostalgie, depuis que Dieu n'est plus femme. Effleuré seulement, car je cherchais en ce temps-là la femme dans des réalisations qui laissent une marque aisément repérable dans les archives humaines, et je ne la trouvais pas. La femme se fourvoie, dans l'œuvre de Yourcenar, lorsqu'elle se mêle des affaires temporelles des hommes, la guerre, la politique: Marcella, Sophie, meurent, victimes admirables, mais inutiles. C'est en dehors de ces étroites délimitations et avec le temps, «ce grand sculpteur», que la femme selon Yourcenar construit le monde, à l'instar des matrones romaines qui ne prenaient de valeur et d'importance que la maturité venue, à l'instar de Marguerite Yourcenar elle-même, élaborant son œuvre en dehors de l'agitation du siècle. Je pense que le plus grand portrait de femme qu'elle ait tracé, c'est elle-même.

(...) rares sont les individus qui réussissent la fusion des valeurs féminines et masculines, ou plutôt de ce que l'on a défini comme telles en séparant ce qui ne devait pas l'être. J'admire que chez elle le mysticisme n'ait pas exclu la matière, ni l'éternité obnubilé le présent, que les rigueurs de l'intellect ne l'aient pas empêchée de se pencher sur le sort des animaux, ni de faire la part du songe. Chez elle, les voies de la spiritualité sont un labyrinthe où les mains pétrissent le pain. Le combat écologique qu'elle a mené n'a pas d'autre source, je crois, que la connaissance infuse qu'elle semble avoir toujours eue du caractère sacré de toute créature. «Dieu, tu n'es jamais aussi beau que sur une face humaine...», écrivait-elle à l'époque d'*Alceste*. ■

(Tiré de: «Tendresse, admiration et gratitude...» dans *Les adieux du Québec à Marguerite Yourcenar*, Les Presses laurentiennes, 1988)

SUZANNE PARADIS

(...) Ne nous leurrions pas: à ce regard à la fois ironique et perçant, le cafouillis et la bassesse de l'idéal humain déshumanisé n'ont pu échapper. À cette sagesse désespérée — «On ne bâtit un bonheur que sur un fondement de désespoir», a-t-elle écrit dans *Feux* —, la folie de destruction et l'ambition sacrilège qui mènent l'humanité à la perte du monde sont apparues dans toute leur intolérable légèreté. Mais nulle part dans l'œuvre on ne trouvera de traces d'une contraction ou d'un ramollissement du discours. En revanche on y entend jusqu'à l'obsession la voix patiente, la voix lumineuse et lancinante, la voix multiple et immuable de l'univers penché sur de titubantes et insoucieuses créatures à peu près dépourvues d'avenir.

D'un autre côté nous ne connaissons le cœur singulier de cette femme que par l'éloge de la douleur contenu dans *Feux*. «J'espère que ce livre ne sera jamais lu», avait-elle noté dès la première ligne de la page initiale. Elle regrettait probablement déjà l'attention accordée à sa propre histoire, à l'extase et à l'effondrement de ce cœur, «peut-être malpropre», auquel elle avouait préférer la netteté du corps. On peut extrapoler que ce cœur fut tôt et fermement dompté, lui qui se recouvrira au fil de l'œuvre de la patine maternelle qu'une insondable compassion y instilla. Ne le regrettons pas: Hadrien, Zénon, Alexis et les autres ne se sont-ils pas chargés d'élargir ce cœur aux dimensions de l'intimité sans frontière que Marguerite de Crayencour souhaitait partager avec Yourcenar?

(...) Je crois que mon humble admiration, pour rencontrer les exigences de cette femme sans mesure, inclut obligatoirement, et avec autant de vraisemblance, le chant aérien de ma petite rivière, le bonheur de ma chatte et la résignation de l'érable agonisant qu'il a fallu étêter à l'automne, la larme au cœur —, que le papier blanc sur lequel je transcris ces quelques notes, ou le sentiment grandiose de communion et d'appartenance qui me lie à l'œuvre littéraire de Yourcenar. ■

(Tiré de: «Yourcenar au noir» dans *Les adieux du Québec à Marguerite Yourcenar*, Les Presses laurentiennes, 1988)

ANDRÉ BERTHIAUME

(...) Pour Marguerite Yourcenar, l'écriture impliquait un long mûrissement; elle disait à Matthieu Galey qu'«il faut laisser les livres se faire eux-mêmes». La façon dont elle occupait son décor quotidien et cet environnement naturel qu'elle respectait tant me dit qu'elle-même vivait avec une sage et saine lenteur. On trouve d'ailleurs



Photo Jacques Robert



chez elle un éloge périodique, persistant de cette lenteur méditative: discours quelque peu scandaleux mais oh! combien nécessaire à une époque qui n'entend, ne valorise que la vitesse, la productivité, la rentabilité.

(...) Dans *Le Temps, ce grand sculpteur*, elle évoque «le filtrage ou le montage inséparable de la littérature». C'est ainsi que peu à peu, faisant des choix, éprouvant des résistances, elle met au point des ensembles achevés, polis, pleins d'éclairs, d'échos, de profondeur, dans lesquels elle se reconnaît, comme Zénon face à son miroir florentin: car «l'essentiel, dit-elle encore à Matthieu Galey, ce n'est pas l'écriture, c'est la vision». ■

(Tiré de: «Un creuset» dans *Les adieux du Québec à Marguerite Yourcenar*, Les Presses laurentiennes, 1988)

CLÉMENT MARCHAND

(...) Sur l'écran, comme pour un acte rituel, on la vit lentement se mouvoir dans l'ensoleillement d'une belle journée d'été, vêtue d'une robe longue de teinte gris perle, en tissu léger, dont le souple drapé ajoutait à sa majesté naturelle. Elle apparut soudain comme un augure. Ses yeux méditatifs et rêveurs se posaient sur le parterre fleuri étalé à ses pieds. Qu'était-elle venue dire de sa voix sculptrice des mots? En s'adressant au monde de la culture, elle s'insurgeait contre la détérioration irréversible de la planète et la destruction de la terre elle-même infiniment polluée et désertifiée. Avec des formules saisissantes qui ne sont qu'à elle, elle a plaidé pour le respect des lois naturelles, s'inscrivant en faux contre ce gaspillage honteux des ressources qui sévit partout dans le monde, dénonçant cette civilisation industrielle qui n'a d'autre visée à courte vue que le progrès immédiat. Elle a décrit en termes révoltants les ravages de la surconsommation pratiquée par les masses et pour laquelle on doit, par le fait même, se livrer à la surexploitation des richesses tant terriennes que marines. Comment stopper la course effrénée de la race humaine vers sa perte, s'est-elle gravement demandé? Comment restaurer le droit pour les êtres vivants à la qualité de l'environnement? Et comment retrouver l'harmonie si l'on n'a pas trouvé le moyen de rétablir l'ordre des choses?

(...) Celui qu'autrefois, pudiquement et en catimini, on appelait l'amour grec constitue encore de nos jours dans tous les arts d'expression et de scène, une matière déflagrante, donc difficile à manier. En traitant cette question restée scabreuse, avec une extrême délicatesse, une romancière instruite de philologie a peut-être, avec d'autres de son calibre, signifié la fin des exclusives qui remontent aux temps immémoriaux. Traduit dans une vingtaine de langues, *Mémoires d'Hadrien* a certainement contribué à beaucoup modifier l'éthique morale de toute une époque. Ce qui est certain, c'est que, du point de vue strictement littéraire, ce livre fait la preuve que, dans le contexte d'une société adulte, tous les sujets, même les plus hardis, sont à la portée d'un grand esprit qui saura, en les exploitant, s'interdire tout libérage et éviter des propos simplement licencieux. ▶

(...) En bonne épicurienne, Yourcenar a la maîtrise des rythmes lents de l'esprit. Elle affronte avec calme cet ukase universel, cet impératif lancinant de l'action pour l'action, qui a déjà détruit sur terre la naturelle et divine paresse dont tout vivant a besoin pour se ressourcer dans l'arrêt de sa dépense d'énergie. Voir et vivre, sans vouloir constamment s'augmenter. Regarder le monde, sans cet affreux besoin de le posséder. Finalement, *Mémoires d'Hadrien* nous met sur la voie de la gratuité et du désintéressement, et nous délivre d'un sot instinct de domination. ■

(Tiré des *Adieux du Québec à Marguerite Yourcenar*, Les Presses laurentiennes, 1988)

MARIE-CLAIRE BLAIS

Mon souvenir de Madame Yourcenar remonte à ce brûlant après-midi du mois d'août, dans les années 60, quand Hortense Flexner, un poète américain dont Madame Yourcenar allait bientôt traduire l'œuvre en français, nous emmena, une amie peintre et moi, vers la maison du grand écrivain, dans ce vaste paysage du Maine où chaque maison et son jardin semblaient dissimulés sous les arbres centenaires.

(...) Miss Horti nous avait entraînées près de la mer, puis sur les rochers où nous l'avions vue bondir comme une chèvre, enfin jusqu'au seuil de cette maison, sous les arbres, qui avait été pour elle le lieu d'une miraculeuse rencontre avec l'amitié et l'écriture. Madame Yourcenar nous avait d'abord regardées avec un sourire de perspicacité moqueuse, une main posée sur la mince clôture de bois qui nous séparait du jardin. Des murmures joyeux venaient jusqu'à nous: j'observais avec émotion l'intelligence de ce sourire, sur le visage éclairé de reflets roses, dans la lumière de l'été, ce sourire qui semblait lire dans les âmes les plus secrètes.

(...) nous écoutions tous le superbe discours de Madame Yourcenar, discours qui me donnait des battements de cœur (il était question des richesses de la langue latine), car je n'aurais su comment réagir si jamais le fin sourire s'était tourné vers moi que la timidité paralysait. Mais Miss F. [l'amie dévouée de Madame Yourcenar] apparut, très grande et gracieuse (bien qu'elle eût le dos voûté par des douleurs musculaires qu'elle garda longtemps secrètes), passant sous mes yeux ravis avec son plateau qui semblait une offrande à l'été: des gâteaux encore vaporeux de la chaleur du four, sous de grosses fraises qui nageaient dans la crème. Et Madame Yourcenar se tut, un instant, pour la louer de ce sourire perspicace et tendre, soudain un peu inquiet.

(...) Au moment où j'écris ces lignes, plus de vingt ans après, il est étrange de penser que [les] respectables invités de Madame Yourcenar (dont je revois les chevelures blanches qui ondulaient contre le col empesé du costume, dont j'entends les voix heureuses dans l'air qui nous enivrait, ce jour-là, comme si Miss F. venait d'ouvrir la porte vers le jardin et que nous n'avions



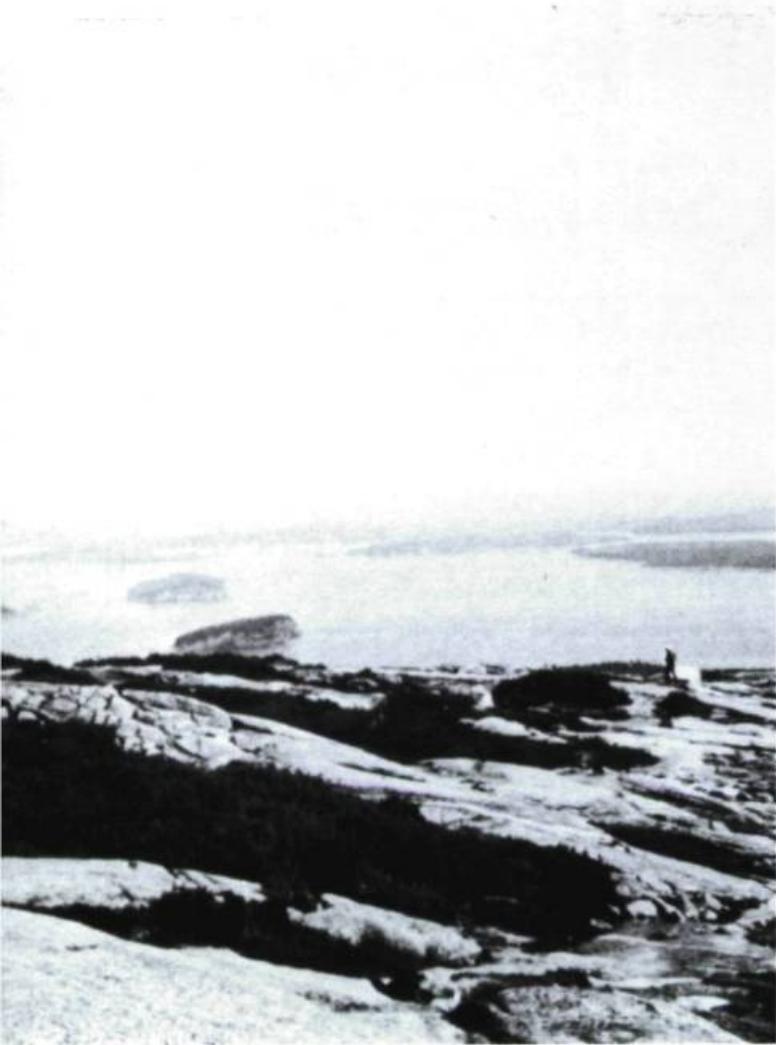
Desert Island, Maine, États-Unis, 1974 par Gisèle Freund

plus qu'à suivre Madame Yourcenar et le bas de sa robe brune qui touchait ses talons, telle une robe de religieuse, pendant qu'elle nous dit d'un air décidé en secouant la tête, «Mais venez... venez...») se sont tous dispersés comme des ombres, qu'ils ne sont plus tous, Miss Horti, Miss F., Madame Yourcenar avec eux, que des ombres dans un jardin d'hiver abandonné, et que «la voix des choses», comme le jappement du chien ou le rire étouffé de Miss Horti, sur sa chaise, lorsque Madame Yourcenar lui avait dit: «Mais vous êtes un grand poète, voilà pourquoi il faut vous faire connaître en France...» que toutes ces voix et leurs chants de gratitude à la vie, se sont vraiment tues et qu'il ne nous reste plus que ce silence des œuvres qui nous parlent, comme le fragment de ce poème d'Hortense Flexner que je relis:

*«Se pourrait-il que nos millions d'années,
Ne soient qu'un malchanceux matin
Dans l'atelier de Dieu?»*

où je sens l'affinité de deux âmes qui se rencontrent, celle du poète mystique et du mystique écrivain qui la traduit, pendant que ces mots m'emportent ailleurs, près du jardin déserté dont la neige resplendit au soleil, peut-être, aujourd'hui, et que je crois entendre à nouveau la voix du grand écrivain qui me dit, avec le sourire de la perspicacité moqueuse: «Vous êtes encore bien jeune, vous verrez, un écrivain doit beaucoup travailler...» ■

(Tiré de: «Un souvenir...» dans *Les adieux du Québec à Marguerite Yourcenar*, Les Presses laurentiennes, 1988)



GAÉTAN BRULOTTE

(...) À une époque où tous les modèles semblent s'effriter, sont précieuses les personnes qui savent nous parler de leur projet existentiel avec sérénité. Marguerite Yourcenar était de celles-là. Par l'effort de réflexion constamment exercé sur elle-même et sur le monde, elle avait réussi à conquérir une forme de sagesse, dont a profité sa création littéraire.

Lorsqu'elle se plaît à nous entretenir de son enfance et de son éducation peu conformiste, on s'aperçoit vite que dans sa constellation familiale, la figure du père était de toute évidence pour elle dominante. Avec son père, qu'elle appelait d'ailleurs toujours caritativement par son prénom, Michel, à l'américaine, elle connut très tôt des relations d'amitié et nourrit des rapports intellectuels vivifiants. De lui, elle tenait son goût de l'exactitude et de la vérité, mais aussi celui de la liberté et de l'aventure («c'est l'homme le plus libre que j'aie connu», dit-elle de lui).

(...) Au départ le noyau familial était composite: belge et français. Par la suite, devenue américaine, Marguerite Yourcenar put dire: «J'ai plusieurs cultures, comme j'ai

plusieurs pays. J'appartiens à tous.» D'où ses propos réconfortants sur l'exil: sollicitée par le voyage, elle mena une existence vagabonde, choisissant le tout plutôt que la partie, préférant l'univers au recoin, l'écrivain n'ayant rien pour elle d'une personne enracinée.

(...) Elle croyait aux solutions individuelles et revendiquait le droit à l'indépendance. C'est ce droit qu'elle exerçait quand elle essayait constamment d'échapper à toute tentative de définition et de classement. «Sois à toi-même ton propre flambeau», disait le Bouddha. Marguerite Yourcenar avait repris cet aphorisme comme devise et se répétait les quatre vœux bouddhiques: se perfectionner dans la mesure du possible; lutter contre ses mauvais penchants; s'adonner jusqu'au bout à l'étude; travailler à sauver les autres. Son sens de la moralité la conduisit vers un idéal de perfection qui s'approchait de la sainteté: «Le mot fait peur, dit-elle, on a bien tort.»

Cet idéal, la littérature l'a aidée à l'atteindre. D'abord parce qu'elle appliquait à la forme littéraire la même ambition, le même souci d'achèvement qu'elle cultivait dans l'ordre moral. Son perfectionnisme, fondement certain de son art, la poussa jusqu'à éprouver la nécessité de réécrire une bonne partie de son œuvre publiée. Ensuite parce que pour Marguerite Yourcenar, la littérature est utile, en ce sens qu'elle nous aide à comprendre et à mieux vivre, elle nous montre des directions à suivre. Associant sa conscience morale et sa conscience intellectuelle, elle a œuvré, de livre en livre, à l'amélioration des autres et à l'amour d'autrui. C'est sur ce fond d'humanisme, qu'elle rêvait d'une société autre, meilleure, où règneraient le respect de l'environnement, de la faune et de la flore, la complicité de l'humain et de la nature, l'égalité des hommes et des femmes dans le maintien de leurs différences, une société malthusienne et végétarienne, sans l'imposture publicitaire ou propagandiste, une société post-capitaliste et post-communiste et où l'éducation serait (...) repensée (...)

(Tiré de: «L'œuvre au rouge» dans *Les adieux du Québec à Marguerite Yourcenar*, les Presses laurentiennes, 1988)

L'œuvre imposante de Marguerite Yourcenar témoigne de son éclectisme. Nous ne vous présentons ici qu'une bibliographie partielle. *Alexis ou le traité du vain combat* et *Le coup de grâce* (Gallimard, «Blanche» et «Folio», 1978); *Mémoires d'Hadrien* suivi de *Carnets de notes de «Mémoires d'Hadrien»* (Gallimard, 1971; «Blanche», 1977; «Folio», 1977); *L'œuvre au noir* (Gallimard, 1968; «Blanche» et «Folio», 1976); *Denier du rêve* (Gallimard, 1971; «Blanche», 1972; «L'Imaginaire», 1982); *Feux* (Gallimard, «Blanche», 1975); *Comme l'eau qui coule* (Gallimard, «Blanche», 1982); *Œuvres romanesques* avec *Alexis* ou *Le traité du vain combat*, *Le coup de grâce*, *Denier du rêve*, *Mémoires d'Hadrien*, *L'œuvre au noir*, *Comme l'eau qui coule*, *Feux* et *Nouvelles orientales* (Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1982); *Sous bénéfice d'inventaire* (Gallimard, 1962; «Blanche», 1978; «Idées», 1979); *Souvenirs pieux (Le Labyrinthe du monde I)* (Gallimard, 1974; «Blanche» et «Folio», 1980); *Archives du Nord (Le Labyrinthe du monde II)* (Gallimard, 1977; «Blanche» et «Folio», 1982); *Mishima ou La vision du vide* (Gallimard, «Blanche», 1980); *Le Temps, ce grand sculpteur* (Gallimard, «Blanche», 1983); *Sur quelques thèmes érotiques et mystiques de la Gita-Govinda. L'Andalousie ou les Hespérides* (Rivages, 1985); *La voix des choses* (Gallimard, 1987). Également sur cassettes certains titres dont *Denier du rêve*, lu par Dominique Sanda, Auvidis, «Audilivre», texte intégral en 4 cassettes et *Comment Wang Fo fut sauvé*, lu par Claude Giraud, musique originale de François Rauber (avec *Voyage au pays des arbres*, de J.M.G. Le Clézio), Gallimard, «Livres cassettes Folio Cadet», 1985.